

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Bertrand Laverdure, Kim Thúy, David Turgeon

Isabelle Beaulieu

Number 164, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2016). Review of [Bertrand Laverdure, Kim Thúy, David Turgeon]. *Lettres québécoises*, (164), 22–23.

☆☆☆ ½

BERTRAND LAVERDURE

La chambre Neptune

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2016, 234 p., 22,95 \$ (papier), 16,99 \$ (numérique).

Mystique méditative

Lecture exigeante, mais ô combien nécessaire quand s'impose le moment d'une réflexion sur la vie, la mort, le mystère du grand tout. Ici, les remparts tombent et les étiquettes sont larguées, ne reste que la matière nue constituée de nos amas cellulaires.

Comme s'il avait entrepris de remonter le fil de la création terrestre, Bertrand Laverdure écrit une histoire de la condition humaine avec une étonnante profondeur. Il creuse nos plus infimes certitudes pour ensuite les débouter une à une, nous laissant seuls face aux grands vents avec notre incroyable vulnérabilité. Loin de lui l'intention d'être malfaisant. Il nous fait plutôt le cadeau de la lucidité qui, bien que difficile, nous rend à notre complète liberté, celle-ci ne consistant pas à faire ce qu'on veut quand on le veut, mais à accueillir la vérité de notre indicible fragilité pour s'émerveiller du miracle d'exister.

À la manière d'une méditation philosophique, ce livre suit le parcours de Sandrine, une petite patiente de 11 ans qu'un *hasard génétique* conduit vers sa fin. Une telle mort est insupportable pour le cœur humain : « Le deuil d'un enfant est un microcosme en soi, un pays inventé par la douleur. » (p. 96) Mais tout sens qu'on voudrait lui donner en la qualifiant au passage d'injuste et de cruelle n'est que la manifestation du besoin que nous avons d'y trouver une cohérence. De là la mise en marche par notre cerveau de la machine de fiction pour tenter de trouver une raison, un apaisement. Ce funeste sort n'en reste pas moins le destin aléatoire de cellules en vadrouille qui se sont logées dans le corps d'une jeune enfant.

REVENIR À L'ÉTAT DE PLANCTON

C'est parce qu'il est dépourvu de tout affect que ce récit nous donne l'opportunité de prendre du recul et de faire table rase de nos croyances pour oser plonger dans le vide, loin de tout ce qui nous est donné comme tel ou comme allant de soi. À travers le personnage de Tirésias, le médecin traitant de Sandrine, nous avançons vers le lieu miné que représentent notre corps et notre conscience. En permettant à Tirésias d'être parfois homme, parfois femme, l'auteur nous empêche de placer le personnage dans nos habituelles niches étiquetées, puisque « son corps offre une réponse à tous les préjugés à la fois » (p. 195).

Les phrases ne sont pas exemptes de poésie. Quand le corps inerte de Sandrine sera déposé dans le sac qui sert à emporter la dépouille, « personne ne souffle mot. On garde sa gorge greffée à la grève. À une concrétion rocheuse sans paroles » (p. 205). S'entretenir de soi en matière de synapses et de neurones n'est pas nécessairement austère. Toutes les molécules organiques qui nous composent nous ramènent à la beauté aléatoire du vivant. Surtout, le récit ne manque pas de vie. L'approche de la mort lui redonne sa vraie nature, celle qui s'attarde aux sensations et aux sentiments et qui n'a nul intérêt à hiérarchiser les hommes.



BERTRAND LAVERDURE

☆☆☆ ½

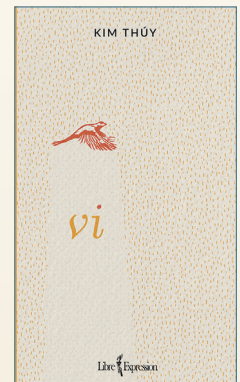
KIM THÚY

Vi

Montréal, Libre Expression, 2016, 144 p., 24,95 \$ (papier), 17,99 \$ (numérique).

Fixer l'horizon

Comme une petite eau claire qui chante et roule jusqu'à son fleuve, les mots de Kim Thúy affleurent avec délicatesse malgré la teneur du propos, qui ne peut être que difficile lorsqu'il s'agit de perte et d'exil.



Le roman est construit de courts chapitres qui évoquent chacun un lieu du monde (Londres, Rimouski, Suzhou, Limoilou, Saïgon, etc.), formant une géographie bien tangible, mais qui subjugue les limites topographiques pour investir les confins de la mémoire. Chaque lieu est un souvenir, chaque réminiscence est un paysage. Dans ces voyages, nous suivons les pérégrinations de Bào Vi, une femme au nom mal accordé puisque celui-ci évoque le précieux et le minuscule, tandis que la jeune fille croît de façon considérable. Premier ricanement du « destin » qui finit toujours par nous faire connaître ses résolutions.

Le récit ne relie pas les événements dans l'ordre chronologique. Il suit le chemin mystérieux de la mémoire qui se consacre à faire jaillir par à-coups quelques images ou sensations qu'elle avait engrangées, l'odeur de la citronnelle, la blancheur d'une orchidée, un visage. Ainsi nous est racontée la traversée du Vietnam au Canada de Bào Vi et de sa famille qui ne peuvent plus vivre le régime oppresseur de leur pays.

LA PLACE DES ABSENTS

Grâce à la forme brève, les phrases de Kim Thuy ont la qualité de ne dire que ce qu'il faut. Cela ne les empêche pas de laisser une impression prégnante. Tout est incarné et enraciné dans ce récit qui remonte jusqu'aux ancêtres. En même temps, une étrange atmosphère



KIM THÚY

de légèreté émane du texte, au point qu'il semble nous être chuchoté. Après tout, les grands départs ont souvent lieu sans bruit. « Je savais déjà qu'il ne fallait pas poser de questions pour ne pas fragiliser son regard fixe, qui servait de barrage à ses larmes. » (p. 38) Ce caractère évanescent nous est aussi inféré par les disparitions qui affectent la vie du personnage, celle de son père qu'elle n'a pas revu depuis le grand voyage, puis celle de son amoureux, qui un jour s'est tout bonnement évaporé. Mais bien qu'on attribue à l'absence la cause principale de la déchirure de la narratrice, c'est plutôt l'incessante présence des êtres chers dans ses pensées qui creuse la douleur. Le vide est toujours peuplé de fantômes.

Devant les histoires qui constituent le récit de *Vi*, j'imagine une scène où tous les êtres humains seraient debout en train de fixer la ligne d'horizon, chacun avec l'attente rivée à la rétine de l'œil, guettant la trouée. Ce roman d'espoir et d'exil me rappelle que nous vivons tous sous le même ciel et que celui-ci est beaucoup plus grandiose que nos fastes idées de territoires. La fissure installée dans le cœur de l'immigrant a moins à voir avec la perte d'une terre qu'avec la peur de sa propre disparition. Quitter son pays, c'est laisser son enfance, ses odeurs, ses couleurs, ses formes, les gens aimés, toutes ces traces qui ont dessiné nos moindres contours jusqu'à constituer ce que nous sommes. Heureusement, la reconstruction est possible. L'écriture résiliente de Kim Thúy en est la preuve.

☆☆☆ ½

DAVID TURGEON

Le continent de plastique

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2016, 312 p., 25,95 \$ (papier), 15,99 \$ (numérique).

L'assistant du maître

Ce roman au titre des plus curieux nous enjoint de le suivre dans la tête des écrivains, ces spécimens insolites qui n'en sont pas moins de fascinantes créatures.

Nous suivons le récit d'un jeune homme qui a l'ambition d'écrire, mais qui se contente pour l'instant d'être l'assistant du maître, celui qui écrit véritablement. De la confrérie littéraire qu'il formait à l'université avec quatre autres camarades, il est le seul à ne pas avoir de projet clair. Cette narration à la première personne d'un type qui n'écrit pas nous est pourtant donnée à lire. C'est que regarder les autres le faire est en quelque sorte une manière d'écriture. Alors que ses amis extrapolent déjà le tournant qu'ils marqueront dans le domaine littéraire, lui reste plutôt sur le bas-côté des choses, en périphérie de l'éclat. Mais l'observateur avisé n'est-il pas le plus probant des écrivains ? Le témoin n'est-il pas celui qui vient faire basculer la cause ?

UNE QUESTION EN AMÈNE UNE AUTRE

Ce narrateur est probablement même le plus intéressant de ceux imaginables, puisque désintéressé, il ne se met pas au-devant de la scène mais se contente de déposer à la vue les questionnements que lui inspire la contemplation de ses semblables. Pour mieux dire, il est peut-être en quête de ce qu'il recherche. « Je m'attardai longuement à ce dessin, comme si j'en attendais une réponse, sans réellement pouvoir dire quelle en eût été la question. » (p. 302) Avec le maître, il se demandera quelle part prend la réalité dans la fiction et par quels procédés se déploie la création. Par l'entremise de Denise Bruck, sa compagne qui fera son apparition à mi-chemin du roman, il abordera la question fondamentale de l'engagement qui sous-tend chacun de nos gestes. Après qu'elle aura terminé l'écriture de son livre, Bruck dira en parlant de ses personnages :



DAVID TURGEON

« En donnant cours à leurs fantasmes, n'étais-je pas leur complice ? » (p. 281) Enfin, par le biais d'un couple d'inventeurs qui travaille à transformer le continent de plastique en sol viable, il s'interrogera sur la dualité de l'être humain.

Il faut savoir que ce fameux continent existe réellement. Découvert en 1997, il a la dimension de 3,4 millions de km² et il est constitué de microparticules de plastique qui forment une surface flottante sur l'eau. Cet amoncellement engendré par l'humain est le symbole de sa monstrueuse inconséquence. Mais s'il est responsable de sa propre perte, peut-il aussi être garant de sa solution ? Le couple Kersauson-Lukusa semble incarner une réponse, lui qui a mis au point une protéine synthétique qui absorbe les déchets. En résulte une matière qui est ensuite reconvertie en un matériau spécial formant la nouvelle surface où pourrait émerger un territoire neuf. Mais aussitôt qu'est envisagée la possibilité d'un nouveau continent, les prospecteurs commencent déjà à débarquer et à spéculer sur ce qu'ils pourraient en tirer. La question qui est implicite est celle-ci : n'apprenons-nous jamais de nos erreurs ?

Le style de David Turgeon est empreint d'une élégance peu commune dans la littérature québécoise des dernières années. Le lecteur de ce roman pourra jouir d'une langue soutenue, quoique souple et limpide, tout en côtoyant des personnages de très bonne compagnie.